Recycler
Michel Onfray lecteur de La Mettrie ?

Thibault Geisler
Department of History and Civilization, European University Institute

Notre travail se veut être une mise au jour de la pratique de l'histoire de la philosophie au sein de l'œuvre de Michel Onfray. Philosophe français, fondateur de l'Université populaire de Caen, auteur d'une « contre-histoire » de la philosophie (et désormais de la littérature). Personnage médiatisé, aussi bien dans la presse écrite qu'à la télévision, il ne manque jamais une occasion de rappeler son opposition à la philosophie institutionnelle, à l'université comme au lycée, en y confrontant une contre-histoire de la philosophie. Nous proposons, dans le présent chapitre, de questionner la pertinence de l'alternative du contre-historien. Il s'agit non seulement de mettre au jour la méthode et les mécanismes intellectuels de son entreprise, mais aussi d'identifier clairement ses présupposés (normatifs, philosophiques, politiques et éthiques). Alors qu'il est souvent objet d'un mépris dans le milieu universitaire qui pourrait faire figure de réponse à la virulence de ses attaques, nous nous proposons, pour notre part, de prendre Michel Onfray au sérieux. Il ne s'agit pas de discuter le contenu, ce qui n'aurait pour effet que de reconduire le rapport d'opposition frontale à l'institution qu'il adopte. L'analyse doit porter sur le cadre historiographique au sein duquel il choisit de s'installer. C'est pourquoi nous nous attacherons dans un premier temps à considérer sa méthode, formulée dans *La communauté philosophique*[1], manifeste politico-philosophique pour l'université populaire. Sous cette perspective, il s'agira de distinguer successivement la *pars destruens*, qui pointe les vices de la pratique institutionnelle de la philosophie, ses présupposés, ses écueils, son lien avec le pouvoir politique ; et la *pars construens*, formulation du projet d'élaboration d'une « contre-histoire de la philosophie ». Qu'est-ce que la philosophie pour Michel Onfray ? Quelle est sa fonction, son utilité ? Que doit viser l'histoire de la philosophie pour être opé-

1. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, Galilée, 2004.

rante ? En conséquence, quelle forme doit-elle prendre pour se distinguer de l'histoire institutionnelle ?

L'idée d'une contre-histoire de la philosophie s'inscrit dans la perspective d'une actualité des auteurs, de ce que doit être un classique : c'est sur le traitement qu'il accorde à La Mettrie que nous focaliserons notre attention. Aux yeux de Michel Onfray, le médecin-philosophe – digne de figurer parmi les grands noms de l'histoire de la philosophie – ferait l'objet d'une exclusion idéologique de la part de l'institution. C'est l'acception de ce qu'Onfray entend par l'« actualité de La Mettrie » qui nous semble cristalliser les mécanismes qu'il met en œuvre. Elle se trouve définie *ad minima* : est actuel un auteur qui nous permet de vivre et d'exister aujourd'hui. Est exclue d'ores et déjà la question historiographique. Or il s'agira de se demander contre *quelle* historiographie exactement l'attaque porte-t-elle [2] ? S'il se propose de déconstruire l'historiographie dominante, il apparaît – non sans un certain paradoxe – que son constructionnisme implique un essentialisme. Or, c'est cette vision essentialiste qui fait problème : il occulte l'historicité de la pratique historienne en philosophie, c'est-à-dire les médiations responsables de l'état actuel de l'histoire de la philosophie, le processus de construction des « classiques ». Une fois le projet clairement identifié, il s'agira de considérer sa mise en application concrète. Pour cela, nous-nous pencherons sur deux ouvrages : *L'art de jouir* [3] qui propose dans un chapitre intitulé « Méthode » une histoire de la philosophie à partir de la vie des philosophes, dans lequel nous étudierons le traitement accordé à La Mettrie, posé comme véritable héros philosophique victime de l'oubli académique. De plus, nous nous pencherons sur la préface à *L'art de jouir* [4] de La Mettrie que Michel Onfray rédige. Nous verrons ainsi qu'il mène, de manière volontaire et consciente, une histoire de la philosophie reposant sur un système de valeurs. Enfin, il s'agira dans un troisième temps de critiquer la perspective de l'auteur : s'il peut nous inviter à remettre en question la philosophie dans sa pratique institutionnelle, à interroger ses écueils, ses faiblesses, il faudra aussi pointer du doigt ce qui ne saurait être admissible pour un chercheur se prétendant véritablement et au sens fort du terme, historien de la philosophie. Actualiser un auteur comme La Mettrie, implique de s'interroger sur son rôle au sein de l'histoire des idées, sur les textes avec lesquels il dialogue, sur ceux dont il est tributaire. Cela implique surtout de déconstruire les mécanismes d'une historiographie de type idéaliste, et non de s'opposer frontalement à elle, démarche qui ne peut se résoudre que dans une aporie théorique. Il s'agira ainsi de mettre au jour le paradoxe d'une perspective iconoclaste : la contre-histoire recycle ce à quoi elle s'oppose. En se contentant de renverser l'image d'une histoire de la philosophie au moins partiellement fantasmée, tout

2. Pierre F. Daled, *Le matérialisme occulté et la genèse du « sensualisme »*, Vrin, 2005, p. 11-12 : « Si l'historien de la philosophie en vient à classer les discours *individuels* en grandes *écoles* ou selon de grandes *questions*, il écarte inévitablement un certain nombre de *philosophes*. Autrement dit, devant la profusion discursive individuelle inassimilable, l'histoire écrite de cette profusion a, en l'avouant ou non, procédé par nécessité, sans quoi elle ne pourrait exister, à un *tri*. On peut, soit se satisfaire de cette situation inévitable, soit relancer la question du tri. C'est-à-dire, se demander si l'on a uniquement trié parmi les *écoles* ou les *questions*, censées elles-mêmes avoir déjà trié les philosophes ? La réponse est que l'on a dû tout aussi inévitablement procéder ainsi. Et il se pourrait donc que l'on ait écarté *délibérément* de l'histoire de la philosophie certaines questions ou certaines écoles. Bref, si la nécessité de sélectionner parmi la profusion inassimilable de discours individuels a bien, à l'origine, une cause quantitative, elle peut également s'effectuer pour des raisons *idéologiques*. »

3. Michel Onfray, *L'art de jouir*, Grasset, 1991.

4. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, Joseph K., collection « Métamorphoses », 2011.

en gardant cette représentation intacte, le contre-historien s'enferme nécessairement dans ce que pourtant il dénonce et cherche à dépasser.

Le reproche premier, peut-être le plus fondamental, que Michel Onfray adresse à l'histoire de la philosophie, réside dans la propension de cette dernière à sélectionner les auteurs dignes de figurer ou non parmi les classiques. L'auteur prétend ainsi à une déconstruction de l'histoire de la philosophie par la mise en évidence des critères et des acteurs élaborant la discipline.

Ces critères sont au nombre de quatre et résident (1) dans la forme et le style de l'objet envisagé[5] ; (2) dans la dimension subversive, sociale et politique, du discours (par rapport au discours dominant[6]) ; (3) dans la simplicité de lecture[7] ; enfin, (4) dans l'appartenance de l'œuvre à un autre domaine du savoir[8]. L'articulation entre ces différents critères, leur mode opératoire dans l'entreprise sélective n'est pas posé par l'auteur. Les exemples seraient eux-mêmes discutables : Nietzsche et Montaigne ne sont plus victimes d'un tel bannissement ; de la même manière, les travaux sur le matérialismes des lumières se sont multipliés en France depuis une quarantaine d'années, notamment sous l'impulsion d'Olivier Bloch[9]. Il en est de même des études sur le libertinage aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles[10]. De plus, il faudrait s'interroger sur la question du manque de recul historique qui pourrait justifier l'occultation d'un auteur comme Derrida.

Ces critères se trouvent unifiés sous une perspective essentialiste, l'histoire de la philosophie en France reposerait sur un principe idéaliste qui l'informerait et l'orienterait :

> La fiction de Platon compte pour plus et mieux que la réalité historique et philosophique. D'où l'intérêt de construire l'histoire de la philosophie avec cette chimère : avant Socrate, même pour de plus jeunes que lui, à partir de lui, même pour ses contemporains indifférents à sa théorie des idées, son inscience et autre colifichets avant tout platoniciens. Avec ce Christ païen, on écrit l'histoire en *recyclant* [nous soulignons] les thèses messianiques, en coupant les temps avant et après lui, en rejetant ce qui le précède dans la confusion, en étouffant la diversité et la multiplicité d'un continent entier sous prétexte qu'il annonce, en germe, ce qui se déplierait vraiment avec lui. Voilà une façon de préparer le terrain et de donner à l'auteur du *Phédon* l'autorité et la légitimité sur la seule et unique façon d'écrire l'histoire de la philosophie occidentale.

Le platonisme serait l'origine sur laquelle la philosophie elle-même et son historiographie se sont modelées. Pour Onfray, c'est à partir de lui que se définissent la méthode et les objets de pensée spécifiquement philosophiques. Le reproche serait celui de la réitération, du recyclage idéaliste dont il s'agirait de sortir… Dès lors, la pratique serait ethnocentrée : Confucius, les *Livres de sagesse égyptiens*, etc. ne peuvent prétendre

5. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, Galilée, 2004, p. 32 : « Montaigne n'est pas philosophe, Nietzsche non plus, ni Derrida… Trop littéraires, trop atypiques, trop à part des critères habituellement reconnus pour l'adoubement. »

6. *Id.* : « D'Holbach, La Mettrie ou Jean Meslier, trop engagés, trop polémiques donc, pas assez politiquement dans l'idée communément admise des Lumières. »

10. Nous renvoyons, en ce qui concerne spécifiquement La Mettrie, aux travaux d'Ann Thomson.

à la consécration philosophique que pourtant ils méritent à ses yeux. L'argument racial et civilisationnel entre aussi en ligne de compte : « À la tradition idéaliste et platonicienne, on ajoute un tropisme européano-centriste et, pour tout dire, blanc de peau [11]… » Plus largement, l'histoire de la philosophie idéaliste – comme refus de prise en charge du réel – serait au service du pouvoir politique. Syllogisme clair : l'histoire de la philosophie est institutionnelle, or l'institution sert l'État, donc l'histoire de la philosophie sélectionne les auteurs favorables au pouvoir étatique. Se trouvent ainsi entérinées au sein de l'académie les pensées conservatrices, favorables au pouvoir politique et à l'ordre social. À l'opposé, sont exclues les pensées subversives, critère qui pour Onfray fonde l'intérêt d'une pensée.

La philosophie à ses yeux se divise ainsi en deux blocs : « Pour chaque penseur professant la nécessité d'attendre et de ne rien faire, la précellence de la méditation sur l'action, la vérité de la tradition, il existe une kyrielle de philosophes oubliés qui veulent ici et maintenant du bonheur, du plaisir, de la joie : de la vie au lieu de la mort [12]… » Philosophies de la vie, matérialismes hédonistes prônant le bonheur et le plaisir *hic et nunc*, contre les contempteurs du corps et de la vie, dont l'attitude se traduit notamment par le mépris des sens autres que la vue, sens de la contemplation et donc de l'inaction [13]. « Cette émasculation de la philosophie [14] » se produit donc par son institutionnalisation, phénomène détruisant toute vie et dynamisme de la pensée [15].

Mais une cure est possible, « toute l'historiographie dispose d'un antidote puissant à même de générer une contre-histoire philosophique de la philosophie [16] ». Le lexique est ici médical, la contre-histoire prétend purger l'historiographie de son idéalisme. Il s'agit de vivre philosophiquement, l'histoire de la philosophie ne peut donc se penser qu'à l'aune de l'éthique : se faisant, l'auteur se propose d'actualiser le philosophe de l'antiquité et l'idée d'école [17]. « Le nihilisme de notre époque appelle du sens [18] », la philosophie pour Michel Onfray c'est ainsi, et avant tout « de l'existentiel à l'état pur [19] », et non pas une glose des textes répétitive et vaine par l'abstraction de ses objets. Un philosophe actuel est un philosophe qui nous permet d'être en prise avec notre monde.

11. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, Galilée, 2004, p. 54.

12. *Ibid.*, p. 56.

13. En ce sens *L'art de jouir* propose une histoire de la philosophie à partir du corps et de la sensibilité.

14. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, *op. cit.*, p. 56. On peut ainsi lire p. 48 : « D'où une légitimation par l'institution – la plus efficace… – et un devenir institutionnel de la discipline : les amis de Platon deviennent les seuls philosophes authentiques et dignes de ce nom. Les autres n'en sont tout simplement pas. Diogène de Sinope au programme des lycées ? Ou de l'agrégation… Rêvons un peu ! »

15. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, Galilée, 2004, p. 120. L'histoire de la philosophie ne serait qu'« une réitération de l'histoire de la philosophie sans esprit critique, l'absence de perspective innovante dans le fond, la reproduction du système social avec des contenus politiquement légitimes, l'usage du savoir comme argument d'autorité et de domination de classe ».

16. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, Galilée, 2004, p. 56.

17. On peut en effet lire au tout début de *La communauté philosophique*, p. 17 : « J'aspire à un genre de nouveau Jardin d'Épicure, mais hors les murs, non plus sédentaire, géographiquement clos, localisé, mais un Jardin nomade, portatif, mobile, emporté avec soi partout où l'on se trouve. Un jardin virtuel aux effets réels. Une façon de vivre selon les principes épicuriens dans le monde et non à côté de lui. Je propose une machine de guerre, qui, sur le principe du cheval de Troie, entre dans la ville pour y mener son combat de résistance, d'opposition et de vie alternative au monde trivial. »

18. *Ibid.*, p. 99.

19. *Id.*

> Descartes ne permet pas de mener une vie cartésienne [...] à quoi ressemblerait une vie hégélienne ? En revanche, on peut lire, méditer et activer des techniques épicuriennes, stoïciennes, cyniques, cyrénaïques. Même remarque avec des invites existentielles prélevées chez Érasme, Montaigne, Spinoza, Schopenhauer ou Nietzsche [20].

Il est peu évident de comprendre sur ce point à quoi s'oppose au juste Onfray : ses « classiques » sont ici aussi ceux de l'historiographie institutionnelle...

Ainsi, c'est moins en historien qu'en philosophe que Onfray entend mener à bien son projet. La question de l'objectivité est d'emblée évacuée : la sélection des auteurs et des textes est motivée au nom de critères moraux qui jouissent du statut de principes épistémologiques *a priori*. Détruire le prétendu moralisme sélectif de l'histoire de la philosophie implique pour Onfray d'en prendre le contre-pied, lui-même nécessairement moraliste : à l'idéalisme ascétique, se trouve ainsi substitué l'idéal normatif hédoniste. Le terme de « contre-histoire » signifie un renversement de la pratique historiographique, non la remise en question de ses mécanismes : penchons-nous sur sa mise en application.

L'art de jouir propose une prétendue nouvelle histoire de la philosophie, à partir d'une perspective critique sur les auteurs dominants et d'une réhabilitation des auteurs considérés comme oubliés ou négligés. Le projet contre-historique propose de se pencher sur ce qui apparaît à Onfray comme le grand absent de cette histoire qu'est le corps, objet de méfiance et d'exclusion, non seulement dans le champ historiographique, mais dans la philosophie elle-même. Est ainsi posée la concordance entre historiographie et histoire de la philosophie [21]. Contre une histoire de la philosophie posant la supériorité de l'esprit sur le corps, l'auteur propose une histoire de la philosophie centrée sur le corps du philosophe comme instance première de la production intellectuelle. L'épreuve charnelle d'une pensée devient le critère évaluateur de celle-ci. Le concept central mobilisé est celui d'« hapax existentiel [22] » : le corps doit devenir l'objet philosophique premier, et l'étude d'une philosophie doit se faire à partir du corps des philosophes. Contre-histoire philosophique donc, reposant sur une position matérialiste, moniste, génératrice de valeurs sélectives.

Il faut insister sur l'héritage nietzschéen d'Onfray : l'abondance des citations du philosophe venant soutenir et appuyer ses jugements, les expressions qu'il emploie, jusque dans son style témoignent d'une certaine lecture de Nietzsche. L'attention à l'existence corporelle de l'individu dans la production et la mise au jour de sa pensée découlent de l'adoption de ce point de vue philosophique [23]. Si une telle position présente un intérêt

20. *Ibid.*, p. 100-101.

21. Notons sur ce point l'influence de Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, « La "raison" dans la philosophie », § 1 : « Et surtout, que l'on ne vienne pas nous parler du corps – cette pitoyable idée fixe des sens ! –, entaché de toutes les fautes logiques imaginables, récusé, et même impossible, malgré l'impertinence qu'il a de se comporter comme s'il était réel !... »

22. Michel Onfray, *L'art de jouir*, Grasset, 1991, p. 31. Le terme rend compte « des expériences radicales et fondatrices au cours desquelles du corps surgissent des illuminations, des extases, des visions qui génèrent révélations et conversions qui prennent forme dans des conceptions du monde cohérentes et structurées ». Ce concept est emprunté à Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, PUF, 1957

23. On peut ainsi lire dans *Ainsi parlait Zarathoustra :* « Cette petite raison que tu appelle ton esprit, ô frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison [...].

pour expliquer une philosophie, elle permet d'opérer une sortie de la seule œuvre pour lui donner un ancrage existentiel. Toutefois, l'invalidation de l'idéalisme accompli par Onfray au nom de valeurs différentes et opposées, ne fait que reconduire l'adoption d'une position moraliste. En effet, il ne se contente pas de reprendre à son compte la position nietzschéenne, selon laquelle la pensée est le produit d'un corps, il reprend aussi le système des valeurs nietzschéen en attaquant l'idéalisme dans sa dimension pathologique et endémique. C'est alors que l'historien de la philosophie perd de vue sa prétention pour devenir philosophe. Sans doute qu'Onfray lui-même ne refuserait pas une telle assertion : son projet consiste à dégager des auteurs proposant une pensée éthique au service de la vie, mais pourquoi alors parler d'histoire ? Voyons ainsi le traitement qu'il accorde à La Mettrie.

La Mettrie est d'emblée posé comme un auteur avec lequel « on ne court pas le risque de rencontrer une biographie au service de l'idéal renonçant [24] ». C'est la vie du libertin qui vient soutenir la valeur de son œuvre. À ce titre, l'ouverture de l'ouvrage de Michel Onfray apparaît comme particulièrement édifiante :

> J'aime La Mettrie pour son cynisme, son insolence et son ironie. Pour le matérialisme hédoniste qu'il développe en pleine période d'optimisme béat, aussi. J'aime le pamphlétaire condamné par ses pairs médecins, l'époux et le père indigne qui s'entiche d'une fille de joie, pas même jolie, le philosophe dont Voltaire dira : « Il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. » J'aime le penseur qui fait dans ses textes l'éloge de la volupté et sait mourir, au bon moment, d'une indigestion de pâté d'aigle déguisé en pâté de faisan aux truffes, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre. J'aime le libertin désespéré, conscient de la tyrannie de la Nécessité, l'esprit libre et l'athée radical. Pour, déjà, lui avoir emprunté son nom, en vertu des hasards patronymiques – il s'appelait en effet Julien Onfray de La Mettrie –, qu'il me soit permis d'ajouter à mon forfait en lui volant un titre : son *Art de jouir* est un petit texte délicieux [25]...

L'individu et l'œuvre se trouvent indistinctement célébrés. Ce qui charme Onfray, c'est avant tout la dimension subversive du penseur, son opposition existentielle et intellectuelle au courant de pensée dominant son époque. Allant jusqu'à s'identifier à son auteur, Onfray le pose comme un véritable exemple philosophique, un archétype de ce que doit être un « classique ».

Une telle glorification s'inscrit dans une conception de l'époque des Lumières qui, loin d'être en rupture avec le monde chrétien, marquerait la laïcisation de l'idéal ascétique [26]. « Un philosophe libertin, comment est-ce possible ? », l'objection est ici

---

Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps. Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ? Le corps créateur a formé l'esprit à son usage pour être la main de son vouloir. »

24. Michel Onfray, *L'art de jouir*, p. 63.

25. Michel Onfray, *L'art de jouir*, ouverture, « Tombeau pour La Mettrie ».

26. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface de Michel Onfray, p. 7 : « Raison célébrée ? Optimisme magnifié ? Paradis promis ? Eschatologies radieuses ? Tout cela ressemble étrangement, et à s'y

celle d'un académicien naïf, comme si philosophie et libertinage étaient inconciliables, que l'une n'avait rien à voir avec l'autre (le libertinage relèverait ainsi d'autres disciplines, notamment de la littérature, et serait par-là même évacué de la philosophie). Or Michel Onfray prend l'absolu contre-pied de l'idéaliste qu'il combat :

> À mon avis, il n'est de pensée que libertine, c'est-à-dire affranchie, autonome, indépendante, peu soucieuse des mots d'ordre d'une époque et des modes qui font de presque tous des domestiques et des valets. Le libertin est le contraire du serf, il est sans Dieu et sans préjugés, sans crainte et sans peur, car il n'a rien ni personne à ménager. Sans maître donc [27].

L'actualité de La Mettrie réside justement dans son inactualité, dans son individualité radicale, l'exclusion dont il est victime indique sa valeur et la consistance de sa pensée [28]. « S'il écrit, avance une idée, une pensée, c'est parce qu'il l'a vécue ou s'apprête à la vivre. » Chez lui, le livre annonce la vie, et vice versa, nulle frontière entre l'intellectuel et l'existentiel, la pensée et le corps : l'œuvre est une expression de l'existence, le travail de la pensée met en forme la vie. « Le contraire de ce qui se passe chez le Voltaire négrier ou le Rousseau pédagogue familier de l'Assistance Publique [29]. » Onfray vise les contradictions pragmatiques des auteurs, son propre critère exclusif relève de l'argument classique *ad nominem*. La sélection historiographique qu'il instaure repose ainsi sur la cohérence éthique : à un idéalisme fuyant le réel, il oppose le matérialisme hédoniste. « La preuve du philosophe, c'est sa vie philosophique. Sa légitimation ? Son comportement, la congruence de ses mots et de ses actes. Plus l'écart est petit, plus grand est son droit à mériter l'épithète [30]. » S'opère en ce sens un phénomène de renversement des auteurs dit « classiques » : ceux que la tradition idéaliste avait consacré comme tels tombent au profit de ceux qu'elle à répudiés. La Mettrie, « contre-classique » majeur au sein d'une « contre-histoire de la philosophie ».

Son corps et sa pensée ne font qu'un : il expérimente un « hapax existentiel » sur un champ de bataille en 1742, au cours de la guerre des Flandres [31]. La Mettrie interprétera cette expérience comme la preuve irréfutable de l'unité substantielle du corps et de l'esprit. C'est en suivant cette intuition charnelle que La Mettrie va construire sa pensée. Tout n'est que matière et l'art de jouir « est la sapience qui permet de donner à la matière corporelle maximum d'occasion de connaître les transports qui ravissent. Or, il n'est pas besoin de grandes théories, ni d'importantes démonstrations pour dire ce qui est plaisir et ce qui est déplaisir. Le corps sait tout seul, et vite [32] ». Le philo-

méprendre, à une variation supplémentaire sur le thème du christianisme. En quoi ils furent encore pieux… Platon, le Christ et Robespierre, une sainte trinité pour une même religion : celle de l'idéal ascétique, de la haine de l'individu et du corps, des désirs et des plaisirs. »

27. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 9.

28. *Id.* « L'œuvre de La Mettrie est la tentative la plus réussie de proposition d'une pensée libertine et libertaire, cohérente et conséquente, équilibrée et harmonieuse, authentique et existentielle. »

29. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 9.

30. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, p. 36.

31. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 12 : « […] contracte une mauvaise fièvre qui lui vaut de perdre connaissance, puis, en philosophe et en médecin qu'il était, d'assister sur lui-même à l'éprouvante démonstration que l'âme, la pensée, c'est du corps, car lorsque la chair fait défaut, la pensée n'a pas lieu […] D'où l'hédonisme libertin. »

32. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 12.

sophe de Caen vise ici la densité des philosophies idéalistes, la production de systèmes ramifiés et en apparence totaux, mais qui ne sont que des châteaux en Espagne ; face à ces chimères, la simplicité est gage d'effectivité. Nul besoin de se réfugier dans un arrière monde inutile et nocif pour l'existence, c'est le corps qu'il faut interroger, c'est en lui que réside la clef de l'existence philosophique authentique. Le fait que La Mettrie soit médecin, l'empiricité que cela suppose, lui assure une réflexion solidement ancrée dans le réel : « Ce médecin-philosophe inaugure avec bonheur la lucidité qu'on doit si souvent aux matérialistes issus de la tradition chirurgicale ou hippocratique. » La Mettrie, médecin-philosophe, médecin avant d'être philosophe. S'opère le renversement des quatre critères exclusifs : (1) Onfray insiste sur le style de La Mettrie, sur son aptitude au jeu littéraire ; (2) sur son individualisme et son originalité radicale au sein du XVIII^{e} siècle ; (3) sur le bénéfice d'une pensée simple car ancrée dans la sensation et la phénoménalité du plaisir ; enfin (4), sur l'appartenance à une autre discipline, plus empirique, nécessitant l'observation méthodologique de faits réels. La Mettrie devient ainsi – dans la plus stricte logique du projet – la figure majeure d'une historiographie mise la tête en bas, d'une contre-histoire de la philosophie. D'où son actualité :

> Que peuvent les corps, en dehors de l'amour ? Ils peuvent jubiler par tous les sens. Ainsi, La Mettrie fait l'éloge de la musique, de l'opéra, de ceux qui dansent et chantent sur scène. Puis, des plaisirs de la table, pourvu qu'ils permettent de rencontrer de joyeux amphitryons, cultivés, fins, dont la conversation est agréable et la proximité charmeuse. De même, le spectacle du monde est proposé comme une occasion de volupté : la nature qui s'éveille, la beauté des paysages, les transformations de la lumière dans la journée, les variations des saisons, le spectacle de la voûte étoilée. Dans tous les cas de figures, vivre, c'est vouloir jubiler. Voilà de quoi fâcher ceux que Le Mettrie lui-même appelait les thuriféraires de la « froide philosophie » et de « la race dévote ». Ni Dieu, ni maître, ni Dieux ni maîtres. Une seule tension éthique, celle qui mène à la volupté. La leçon est toujours d'actualité [33].

La Mettrie, consacré anarchiste, ferait donc lui-même figure d'hapax au sein des Lumières, lui seul aurait vu juste, lui seul proposerait une pensée conséquente de la délectation et du plaisir charnel, une vision du bonheur permettant de réaliser l'individu, de lui donner les clefs pour échapper à la domination de la norme et des valeurs coercitives des groupes humains. La Mettrie révolté, seul contre le pouvoir et ses chiens de gardes : n'est-ce pas suffisant pour le consacrer « classique » ?

Dès lors, interrogeons-nous sur la pertinence et l'intérêt d'une telle historiographie. Autrement dit, que peut nous apporter l'auteur lorsque nous-nous proposons de penser la pratique historiographique en philosophie, plus précisément sur la question de l'actualité d'un auteur classique ?

Examinons les écueils et les apories qui émergent des textes précédemment commentés. En premier lieu, dans son entreprise historiographique, l'auteur perd de vue l'histoire

33. Michel Onfray, Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 14.

et une certaine forme de scientificité qu'elle suppose, autrement dit de positivité et de matérialité. Sa pensée est ainsi philosophique de part en part, l'histoire des idées n'apparaissant que comme un vaste réservoir de thèses à reprendre et à s'approprier, ou au contraire à condamner à l'aune d'une position morale préalable. La philosophie existentielle, se définissant indépendamment de l'histoire, est saisie à partir de l'idéal hédoniste : l'actualité d'une pensée réside dans sa capacité à satisfaire cet idéal. L'histoire de la philosophie devient ainsi un champ de bataille théorique. Michel Onfray convoque l'expression deleuzienne de « personnage conceptuel [34] » pour qualifier des figures telles que le Socrate de Platon, ou le Jésus des Évangiles. Onfray écrit ainsi : « Le corpus socratique, ses idées, ses thèses véritables et authentiques comptent pour presque rien, sauf si l'on prend pour argent comptant le Socrate de Platon, véritable personnage conceptuel qui semble entretenir un rapport lointain avec la figure historique du Silène. La fiction de Platon compte pour plus et mieux que la réalité historique et philosophique [35]. » Socrate / Platon serait ainsi le héros conceptuel de l'histoire de la philosophie, qu'Onfray reprend à son compte en le transformant en figure de repoussoir. Aux antipodes, La Mettrie devient un personnage majeur, porteur des valeurs de sa contre-histoire. Sous couvert de faire une histoire de la philosophie contre la morale, Onfray prend l'absolu contre-pied de ce qu'il pense identifier dans l'histoire officielle. Son histoire de la philosophie ne parvient pas à sortir du mode binaire idéalisme / matérialisme, et des systèmes de valeurs impliqués, les personnages-philosophes convoqués deviennent ainsi « des puissances de concepts » permettant de cristalliser cette opposition. S'opère pour le cas La Mettrie une sorte d'hagiographie inversée, sa vie le consacre en modèle existentiel. Cependant, le personnage n'est posé que dans sa dimension exceptionnelle : nulle mention de ses influences et lectures, sa pensée est comprise seulement comme le produit d'une existence individuelle, propre, et pleinement en accord avec cette existence. La pensée de La Mettrie, ainsi déshistoricisée, serait idiote, au sens étymologique du terme, elle serait sans influence et sans paternité, véritable hapax à l'époque des Lumières.

Or, affirmer cela, c'est notamment oublier la reprise du mécanisme cartésien par le philosophe matérialiste. Sur la question de cette généalogie entre Descartes et La Mettrie, on peut évidemment d'abord penser à Marx, qui dans *La Sainte Famille* s'inspire des travaux de Renouvier. Nous renvoyons sur ce point aux travaux de Bloch [36]. Comprendre la pensée de La Mettrie, par exemple le rôle qu'il accorde à l'imagination dans ses ouvrages, implique sa mise en regard avec la conceptualisation et le rôle donné à l'imagination dans le second livre de *La recherche de la vérité* de Malebranche [37].

34. Gilles Deleuze, Felix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Éditions de Minuit, 1991, p. 62-63 : « Les personnages conceptuels sont les « hétéronymes » du philosophe, et le nom du philosophe, le simple pseudonyme de ses personnages. Je ne suis plus moi, mais une aptitude de la pensée à se voir et se développer à travers un plan qui me traverse en plusieurs endroits. Le personnage conceptuel n'a rien à voir une personnification abstraite, un symbole ou une allégorie, car il vit, il insiste. Le philosophe est l'idiosyncrasie de ses personnages conceptuels. » Ainsi les auteurs convoquent l'exemple de Nietzsche qui fait figure d'exemple « parce que peu de philosophes ont autant opéré avec des personnages conceptuels, sympathiques (Dionysos, Zarathoustra) ou antipathiques (Christ, le Prêtre, les Hommes supérieurs, Socrate lui-même devenu antipathique. . .). » Onfray semble ainsi agir d'une manière analogue avec La Mettrie d'une part et avec les philosophes idéalistes d'autre part.

35. Michel Onfray, *La communauté philosophique*, p. 53.

36. Olivier Bloch, « De Victor Cousin à Karl Marx », *Matière à histoires*, Vrin, 1997.

37. La Mettrie, *L'homme machine* : « Je me sers toujours du mot imaginer, parce que je crois que tout s'imagine, et que toutes les parties de l'âme peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui

Or Malebranche est justement l'un de ces contempteurs du corps dont nous parle Michel Onfray, un homme d'Église, comment pourrait il en être autrement… Cependant, l'opposition frontale entre un idéalisme ascétique et un matérialisme hédoniste gomme la possibilité d'adopter une telle méthode. En refusant de voir les glissements théoriques, les phénomènes de médiations qui ont lieu dans le cas d'une réception de la pensée d'un auteur par un autre, en l'occurrence de Malebranche et de Descartes par La Mettrie, on se prive d'un outil heuristique puissant [38]. L'obnubilation pour le biographique, c'est-à-dire l'histoire strictement individuelle recouvre et fait pleinement disparaître la dimension historique de la philosophie. L'étude des mécanismes des réceptions nous paraît susceptible d'éclairer la pensée de l'auteur, de fournir des outils explicatifs plus performants que la simple lecture des textes et l'examen de l'existence de l'auteur abstraits de leurs contextes intellectuels et socio-historiques. Sans doute le philosophe répliquerait qu'en énonçant un tel jugement, nous sommes pleinement en accord avec l'esprit universitaire qu'il tend à dissoudre. Cependant, lorsqu'on prétend mener une histoire de la philosophie, même si c'est une « contre-histoire », il semble contradictoire de faire l'économie d'une telle perspective historico-analytique. Sa « contre-histoire de la philosophie » se réduit ainsi à une simple contre-philosophie s'opposant à celle qu'il imagine dominer la discipline. La dimension historiographique est occultée par la négligence des mécanismes de mutations thétiques dans le phénomène de réception.

Cette vision essentialiste d'une histoire de la philosophie idéaliste découle de l'occultation fondamentale des médiations intellectuelles historiquement situées qui en sont à l'origine. Nous pensons identifier ce moment dans le travail historiographique de Victor Cousin, qu'Onfray mentionne à juste titre [39]. Chef de file de l'éclectisme durant la première moitié du XIX^{e} siècle [40], père des lectures canoniques de certains auteurs qui ont encore de nos jours la peau dure : Descartes serait centralement appréhendé à

---

les forme toutes ; et qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'âme nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de toile médullaire, sur laquelle les objets peints dans l'œil sont renvoyés comme d'une lanterne magique. »

38. On peut se référer sur ce point à l'ouvrage collectif, publié sous la direction de Delphine Antoine-Mahut, *Les Malebranchismes des Lumières, Études sur les réceptions contrastées de la philosophie de Malebranche, fin XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, préface.

39. Michel Onfray, *La communauté* philosophique, p. 59-60 : « L'assignation à résidence de la philosophie dans le carré scolaire s'obtient discrètement avec des décisions techniques avalisées par des cabinets ministériels. Victor Cousin, en son temps, excellait dans ces techniques et méthodes : une idéologie formulée dans des textes de lois transformés en bible des enseignants soumis à ce catéchisme prétendument républicain. » En l'occurrence, Onfray fait porter la critique sur l'institutionnalisation de l'enseignement de la philosophie : « Le *Journal officiel* comme catalogue des us et coutumes de l'enseignement et, notamment, de la transmission de la philosophie en classe de terminale… »

40. Pierre F. Daled, *op. cit.* , p. 13-14 : « Degérando […] a écrit la première histoire française de la philosophie du XIX^{e} siècle […] son attitude à l'égard du matérialisme philosophique n'en fait pas un modèle de neutralité et d'objectivité historique. Il nous apparaît au contraire, sous la "sérénité" et le style "dépassionné" que lui accordent certains commentateurs, comme un des grands moment de *bravoure* de l'histoire de l'écriture de l'histoire de la philosophie en France vu les multiples astuces scripturales qu'a appelées sa volonté d'occultation, à des fins de pacification philosophique et politique, du courant de pensée matérialiste en philosophie que certains tenait alors, à tort ou à raison, comme responsable de la Révolution française, et qu'il rejetait personnellement pour des raisons morales et philosophiques. Minimisation, déguisement ou omission systématique des matérialistes, ainsi que du "sensualisme", dans une histoire de la philosophie qui émanait pourtant d'un "idéologue ou d'un condillacien – en réalité, plutôt réservé à l'égard de l'ensemble de la théorie de la « sensation transformée". Une attitude négative de Degérando dont nous analysons également le devenir, entre 1804 et 1830, chez les historien français de la philosophie du premier Empire et de la Restauration : le "saint-simonien" Paul Marie Laurent (1793- ?) et les "éclectiques" Jean-Philibert Damiron (1794-1862) et Victor Cousin. »

partir du dualisme des substances, Malebranche, le « Platon du cartésianisme » selon les mots mêmes de Cousin, serait le philosophe chrétien par excellence, celui de la vision en Dieu et de l'occasionnalisme, Spinoza serait panthéiste et fataliste. Or ces lectures posent et imposent des ornières qui ont eu une influence importante, mais qui tendent toutefois à être dissoutes depuis une trentaine d'années dans le champ de la recherche : il est possible de proposer une lecture empiriste de Descartes, notamment à partir d'une attention toute particulière portée à sa correspondance avec Regius (nous renvoyons sur ce point aux travaux de Delphine Antoine-Mahut). De la même manière, l'anthropologie de l'homme déchu que l'on trouve au sein de *La recherche de la vérité*, marquée par l'intensification du mécanisme cartésien en vue de dessiner l'image de l'homme en proie au péché [41], semble autoriser la mise au jour d'une filiation entre l'oratorien et La Mettrie, notamment par l'entremise de Bayle [42]. Montrer le rôle de l'ouvrage dans la formulation des lumières radicales permet justement de renouveler ce prisme idéaliste cousinien, dont la dichotomie marxiste [43] entre idéalisme et matérialisme est elle-même tributaire. Il serait ainsi possible de voir chez Malebranche un théoricien de l'institution imaginaire de la société, de l'intersubjectivité et de la reconnaissance. S'ouvre ainsi la possibilité de renouveler l'actualité des classiques de la philosophie.

Il apparaît ainsi que Michel Onfray se contente de recycler le réductionnisme cousinien en le mettant la tête en bas, il réactive des mécanismes historiographiques et des lunettes de lecture largement surannés au regard de l'état actuel de la recherche universitaire. Ce phénomène est édifiant lorsqu'on se penche sur le mémoire que Damiron publie sur La Mettrie, dans lequel il livre une critique acerbe de l'auteur d'un point de vue moral et idéaliste, en dénonçant le caractère dissolu de son existence comme preuve d'une pensée folle :

> De la Mettrie est en effet un étrange personnage, auquel on a rarement fait l'honneur de l'histoire et qui, il faut en convenir, le mérite assez peu. Il est au XVIII^e^ siècle un des enfants perdus de l'École à laquelle il appartient ; partisan à outrance de la philosophie de la sensation, il prend à tâche de la proposer dans ce qu'elle a de plus grossier et de plus osé. Il se plaît, selon son expression, à ces nudités de l'esprit dont d'autres rougiraient, et, dans son dévergondage de raison il en fait comme l'exhibition sans retenue ni pudeur ; le dirai-je, il est ivre de matérialisme, et chez lui cette ivresse déborde en toutes sortes d'excès [44].

41. Justement, cette lecture est rendue possible si l'on prend en compte la polémique entre Descartes et Regius, sur ce point, voir l'article de Delphine Antoine-Mahut, « La structure passionnelle de l'âme malebranchiste : entre Descartes et Regius ».

42. Élodie Argaud, « Malebranche "épicurien" ? Bayle lecteur du *Traité de la nature et de la grâce*. "Poids de l'âme" et "disposition" : augustinisme et épicurisme dans les *Pensées diverses sur la comète* », *in Les malebranchismes des Lumières*.

43. Karl Marx, *La Sainte Famille*, p. 130 : « À parler exactement et au sens prosaïque, la philosophie française des Lumières, au XVIII^e^ siècle, et surtout le matérialisme français n'ont pas mené seulement la lutte contre les institutions politiques existantes, contre la religion et la théologie existantes, mais elles ont tout autant mené une lutte *ouverte,* une lutte *déclarée* contre la *métaphysique du XVII^e^ siècle,* et contre *toute métaphysique,* singulièrement celle de *Descartes,* de *Malebranche*, de *Spinoza* et de *Leibniz.* »

44. Damiron, *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIII^e^ siècle,* Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1858, p. 1-2.

Ce qui est jugé immoral dans un système de valeur idéaliste et sert à sanctionner moralement La Mettrie, devient, dans la perspective hédoniste d'Onfray, un moyen pour au contraire célébrer le libertin. Or l'opposition frontale masque les rapports entre les penseurs et leurs pensées, et fonde un cadre rigide médiatisant la réception des textes. Au lieu de critiquer l'idéalisme cousinien en déconstruisant ses ressorts et ses partis pris, Onfray le reprend comme tel, le recycle en inversant seulement le sens donné à l'interprétation générale d'un prétendu état de fait.

Une telle généralisation qui fait fi de tout retour au particulier semble faire retomber Onfray dans les écueils que pourtant il critique avec virulence : elle consiste simplement à juger, sous couvert que la pensée est idéaliste, qu'elle n'est que cela, qu'elle ne vaut rien, qu'elle n'est que la légitimation du pouvoir et la défense de l'inactivité [45]. Onfray dénonçait les sanctions dont a pu faire l'objet La Mettrie de la part de ses contemporains : pensée folle, immorale… L'histoire de la philosophie s'inscrirait ainsi directement dans cette veine et adopterait la même attitude de méfiance et de dénigrement du matérialisme. Et que fait la contre-histoire de la philosophie ? Elle sanctionne sous le même terme l'ensemble des auteurs directement affiliés à Platon. La critique d'Onfray porte sur l'historiographie cousinienne du XIX^{e} siècle, tout en dépendant de celle-ci, sa solution consiste dans le retournement de celle-ci, sans véritable innovation méthodologique en terme de mécanisme épistémologique.

On peut du coup s'interroger sur le statut véritablement subversif de la pensée de Michel Onfray. Celui-ci fait l'éloge et vante la supériorité philosophique de La Mettrie :

> Le libertin n'aime ni ne veut les liens, il avance sans relâche la toute-puissance de l'individu contre celle des groupes, des masses, des castes. Il ne veut ni des sociétés médiocres d'aujourd'hui ni de celle de demain, même quand on les montre radieuses. Il veut, *hic et nunc*, le plaisir, la volupté, la jubilation, ce qui, sous toutes les latitudes et de tous temps, a toujours été véritablement révolutionnaire. Et ne cessera de l'être. La Mettrie avance le sujet qui jouit contre le citoyen qui pâtit, le plaisir individuel tout de suite contre un hypothétique bonheur collectif toujours à venir. Il dit tout haut ce que chacun pratique tout bas, ou souhaiterait pratiquer [46].

Un tel texte doit au moins nous mener à nous interroger sur la pertinence véritable du projet de Michel Onfray, est-il véritablement le libre penseur qu'il prétend être ? Il semble en effet que cette description du libertin corresponde plutôt bien à celle de l'homme contemporain : souveraineté de l'individu et de son désir, pleine légitimité à jouir, nous ne sommes pas si éloignés du paradigme informant les slogans publicitaires. Le dépassement du marxisme, des projets politiques dans leurs formes révolutionnaires, l'individualisme et l'appel à la jouissance immédiate à tout prix qui caractérisent notre époque concordent avec la visée hédoniste de Michel Onfray. Il semble ainsi que son opposition à la domination du platonisme, revendiquant une

45. On peut sur ce point se référer à l'ouvrage de Patrice Vermeren, *Victor Cousin, le jeu de la philosophie et de l'État*, L'Harmattan, 1995, p. 9 : « En recentrant mon travail sur les crises internes et externes à l'institution, j'ai pu découvrir que le spiritualisme universitaire français participait directement du paradigme de l'État libéral moderne naissant, et m'engager dans le projet d'entreprendre une histoire politique de la philosophie. »

46. Julien Offroy de La Mettrie, *L'art de jouir*, préface, p. 10.

portée politique, ne soit que d'apparence, c'est-à-dire illusoire : en réalité, Michel Onfray appartient de plein pied à son temps, il n'est que le chantre d'une époque consacrant l'individu et sa jouissance. D'où son succès [47]...

C'est ainsi que nous avons identifié les difficultés de la méthode d'une contre-histoire de la philosophie chez Michel Onfray, difficultés qui pourraient se résumer à une critique unique, celle du point de vue philosophique, qui fantasme l'essentialité de ce qui n'a été qu'un moment, certes décisif mais non immuable, de l'historiographie française. L'auteur mène une histoire de la philosophie reposant entièrement sur des normes aprioriques : il se propose de partir en croisade contre la philosophie dominante, qui lui apparaît de part en part idéaliste – le cas de Diderot étant sans doute le plus curieux – mais ce faisant, il manque de finesse, d'attention aux textes et à la complexité de leur rapports, de clarté dans le jugement, de réalisme quant à l'état véritable de la recherche universitaire, qu'il imagine plus qu'il ne semble connaître. Il apparaît en dernière instance que la pensée d'un auteur ne vaut pas pour elle-même mais pour la formulation de sa propre position philosophique, contre la domination de l'idéal ascétique, il s'agit de dégager des hérauts philosophiques, tels que La Mettrie, qui viendront appuyer et soutenir sa philosophie matérialiste et hédoniste. Loin de nous l'idée de refuser à Michel Onfray le statut de philosophe : que l'on soit d'accord ou non avec lui, il propose une pensée, une vision du monde et de la philosophie. Cependant, il semble légitime de remettre en question sa prétention à être historien de la philosophie, et ce, sans risquer de tomber dans les travers universitaires qu'il critique.

47. Sur la question de la situation de Michel Onfray au sein du champs médiatique actuel, nous renvoyons à la critique de Samuel Lézé de l'ouvrage de Michel Onfray, *Le crépuscule d'une idole* : http ://www.nonfiction.fr/articleprint-3352-tout_contre_freud.htm.